

Roger Odin : Comment on *Muriel* (VIC CineClub, December 2022)

Rien de plus difficile que de choisir le film que je préfère ; il y a tant de raisons diverses pour préférer un film ; toutefois un film s'impose à moi chaque fois que l'on me pose cette question : *Muriel* d'Alain Resnais (1963). Un film exemplaire d'un cinéma qui nous considère non comme des spectateurs mais comme des acteurs sociaux, un cinéma politique qui n'est pas du cinéma de propagande ni du cinéma militant (on ne cherche pas à nous faire adhérer à une idéologie), mais qui vise à nous amener à faire retour sur nous-même et à nous poser des questions : un cinéma de « stimulations » (la formule est de Resnais lui-même). Par un travail de mise en crise des processus de cohérence à l'œuvre dans le film de fiction classique, *Muriel* cherche à me faire prendre conscience de la crise des valeurs qui secoue la France au lendemain de la guerre d'Algérie. Ce travail de déstructuration affecte tous les niveaux de fonctionnement du film : l'espace, le temps, la relation images sons, la construction narrative, la relation entre les personnages. Il culmine dans la séquence centrale : la projection du film d'amateur tourné par Bernard alors qu'il était soldat pendant la guerre d'Algérie. Soudain, plein cadre, sans aucune explication et sans que rien n'annonce le passage au film dans le film, je reçois en pleine figure des images à gros grain, floues, bougées, surexposées, sans organisation narrative évidente ; par rapport aux images hyper soignées qui précèdent, la brutalité de la rupture est extrême. La rupture est tout aussi violente au niveau du son avec l'intervention du cliquetis d'un projecteur de cinéma (bruit interdit lors de la projection d'un film de fiction car il détruit l'illusion de réalité). Vient ensuite, en voix *off*, le récit, par Bernard, de l'événement qui a bouleversé sa vie : la séance de torture que lui-même et d'autres soldats ont fait subir à Muriel. Pendant tout le récit, la projection d'images pauvres se poursuit, me rendant disponible pour l'écoute et me poussant à fantasmer les scènes évoquées par Bernard ; le récit de la torture de Muriel devient *mon* film, un film qui m'implique personnellement puisque c'est moi qui en produit les images. D'autre part, en m'obligeant à regarder pendant plusieurs minutes des images de très mauvaise qualité, des images physiquement pénibles à voir (trop claires, trop bougées, avec trop de grain), ce fragment fonctionne comme une sorte de moment de torture pour le spectateur fictionnalisant qui est en moi, opérant de la sorte ma "mise en phase" à la fois avec le récit de la torture de Muriel et avec la torture que représente pour Bernard le souvenir de cette séance de torture. Conduit par le travail du film, à éprouver, presque physiquement, les mêmes angoisses que Bernard, je me trouve de la sorte amené à faire retour sur moi-même : et si moi aussi j'avais ma *Muriel* ? La mise en phase se transforme en mise en cause.